Olivier et Bernadette sont les interprètes talentueux, disons-le comme il se doit, de la pièce de Sam Steiner, son auteur. The Guardian en a fait l'éloge, sans coup férir. Nous, à presselibre.fr, nous avons voulu faire le lien avec « Les Mots » de Sartre, parodie théâtrale des années soixante ; en vain. Nous n'y avons rien trouvé de similaire, si ce n'est que les mots deviennent plus puissants quand ils sont utilisés intrinsèquement ! Dans le cas de la pièce jouée à l'espace ALYA, ils subissent une apocope : figure de style des tropes. De cinématographe est advenu cinéma, puis ciné et chez la jeunesse cinoch ! Bref ! Ne craignant toujours pas les digressions, à la Rédaction nous cultivons aisément le tout et son contraire, les antinomies et le paradoxe ! CITRONS en est son apogée, en quelque sorte. D'emblée viendra à l'esprit, l'aire numérique qui n'est pas étrangère à l'écriture de la pièce, ne fût-ce que dans l'inconscient de son auteur. Les apocopes se pratiquent systématiquement dans une société où la vitesse l'emporte sur le temps à prendre : un texto réduit au maximum le vocabulaire, l'amputant, à la lettre, de sorte à «répondre» instantanément à un message...presque jeté à la mer ! Et pourtant, la jeunesse écrit de plus en plus, moyennant les réseaux sociaux et la technologie de pointe qui optimise cependant le recours à la parole...

Avec CITRONS, on ne sait pas très bien ce qui va se passer ; d'autant plus que le début semble patauger dans un dénouement qui tarde à venir. Puis, l'intelligence de la pièce se révèle, au fil de son déroulement qui devient, effectivement, plus explicite. Les thèmes sous-jacents de la vie de couple apparaissent comme irréels dans une relation qui semble toujours dans l'a priori artificielle, au sens où les problèmes secondaires à l'existence prennent le dessus de la vie intime d'un couple ! Quelques clichés, honorables soient-ils dans la rhétorique usitée, viennent étayer cette «confrontation» de deux êtres qui recherchent une alternative à leur vie de couple. L'absurde, évoqué sous la forme métaphorique, occupe cependant une place dans la pièce qui accentue, néanmoins, son entité sur «le danger» imminent de n'être plus maître de ses propres principes de vie en communauté, notamment par le langage incarné. Et le vocabulaire tronqué au maximum de vocables représente ce premier signe non seulement de perte de libertés individuelles, mais il annonce la fin de l'expression communicative entre les êtres qui résumeraient la transmission des idées à de simples

expressions presque mimiques, en signe ostentatoire de communication. Réduit donc à un essentiel servant les causes d'un quelconque pouvoir, souverainement admis, le vocabulaire tomberait lui-même dans l'oubli, puisque «l'on» penserait pour nous ! L'héritage de George Orwell n'est pas loin de cette interprétation d'une post-modernité ancrée, d'ores et déjà, dans les mentalités contemporaines, emprisonnées dans un espace de libertés restreintes.

Osez franchir le pas à l'espace ALYA. Lancez-vous dans l'abîme de cette représentation qui n'en demeure pas moins théâtrale, et sachez faire preuve de haute résistance, jusqu'à l'extrême fin, sans soupir, ni lassitude ; car c'est exceptionnellement très bien interprété par de jeunes gens talentueux. Paraphrasons, en l'occurrence, Renan qui dans son traité sur l'Intelligence superpose les thèses qui en déterminent ses fondements, au demeurant son origine intellectuelle. Le théâtre prend ainsi des élans de cours d'intellectualisme populaire qui avère une réalité qu'il faut savoir interpréter. Ici, l'esprit redevient la « matière » spirituelle de la raison...

Jean Canal.